

Lieux de rencontre

MANScape AND ARTEFACT

Evergon
Galerie Trois Points
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
local 520
Jusqu'au 18 décembre

BERNARD LAMARCHE

Aux murs de la galerie Trois points, couvrant toute la surface, le photographe Evergon a disposé, selon une grille, une myriade de photographies. En face, de l'autre côté, présentées telles des pièces à conviction, dans des sacs de classement transparents, des objets et images sont mis en vitrine. Les images proviennent d'une série de reportages produits dans des lieux publics de drague, fréquentés par des hommes, tant en Amérique qu'en Europe.

Sur ces images que le regard balaie incessamment, le photographe produit la cartographie de ces lieux retranchés où tous les fantasmes sont permis, désertés qu'ils sont par leurs habitués. «Parcs urbains et industriels, forêts obscures, ponts, viaducs et cimetières» sont répertoriés dans ce projet. Ces lieux d'intenses activités sont présentés en vrac, que le photographe montre pour ce qu'ils sont, soit des tranches d'utopie consommées en hâte, aussi des sites frappés par la violence et l'intimidation policière. Ces lieux de rencontres fugaces, voués aux croisements anonymes comme aux rendez-vous illicites, Evergon les montre alors que seules des traces d'activités subsistent: graffitis, mouchoirs, vêtements et autres artefacts qui viennent témoigner des activités qui y ont cours. Le photographe documente ces lieux et tente de préserver ce qu'ils conservent des actes qu'ils accueillent. C'est ainsi que le photographe dirige son objectif.

Paradoxe

Certaines de ces images sont profondément touchantes, amusantes, ou jouent carrément sur le registre du mystère. D'autres sont d'une littéralité sans retenue et tombent à plat. Mais en tout et pour tout, ce qui gêne dans ce projet, malgré la sensibilité reconnue de l'artiste à capter la fragilité de ces lieux, c'est qu'Evergon y active un très paradoxal regard anthropologique.

Dans la mesure où, on l'a dit, le photographe procède à une cartographie de ces lieux desquels il prélève

des traces d'activités, et à défaut d'avoir su montrer ces «prélèvements» comme étant autre chose, il provoque une sorte de malaise qui n'a rien à voir avec la nature des lieux découverts. Ces images proviennent de relevés, le type de présentation des artefacts cueillis sur les lieux, dans ces sacs de plastique, induit forcément un regard scrutateur, comme si on avait en face de nous rien de plus que des échantillons voués à l'analyse. La manière avec laquelle l'artiste a choisi de montrer ces images et objets est largement connotée, elle im-

pose un regard voyeur et pose ces lieux de pèlerinages fugitifs comme des curiosités. Il ne suffit pas de prendre des images, de vouloir transporter les ambiances si singulières de ces lieux, encore faut-il que la présentation de ces dernières n'éloigne pas les images de cette intention.

Le choix de ne pas montrer explicitement, ou de montrer par allusion à ceci de beau qu'il laisse libre cours à tous les fantasmes, mais encore là, par contre, il faut vivre avec le fait que cette ouverture puisse se retourner comme un gant, selon la sympathie

ou l'antipathie portée par le visiteur à l'égard de cette culture. La disposition des images (tel un babillard, avec des tirages pauvres et, cela n'est pas sans signification, épinglés sur le mur) n'exclut pas la possibilité de percevoir ces images comme un élémentaire mapping d'une culture spécifique. Il est difficile, à moins d'être gagné d'avance, de ne pas être confronté à cette possibilité.

En cela, le corpus d'images est mal défini. A cause de cette maladresse dans l'exposition des «données», c'est avec effort que le corpus relève

d'autre chose que d'un mapping auquel on ne saurait donner d'autre sens. Comme si le but était avant tout de montrer, ostensiblement. L'accumulation des images va en ce sens, de vouloir montrer pour montrer. En cela, à cause de la pertinence du projet, on espère de fait que ces prélèvements inaugurent autre chose.